

Laurent Pariente : Œuvres / Works, 1986 - 2000

Bernard Marcadé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2369>

DOI : [10.4000/critiquedart.2369](https://doi.org/10.4000/critiquedart.2369)

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Bernard Marcadé, « Laurent Pariente : Œuvres / Works, 1986 - 2000 », *Critique d'art* [En ligne], 17 | Printemps 2001, mis en ligne le 12 mars 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2369> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.2369>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Laurent Pariente : Œuvres / Works, 1986 - 2000

Bernard Marcadé

RÉFÉRENCE

Laurent Pariente : Œuvres / Works, 1986 - 2000, Paris : Laurent Pariente éd., 2000

- 1 D'entrée de jeu, il faut saluer l'extrême qualité de ce livre, dont nous devons la maquette à Michael Gordon. Le classicisme rigoureux de la mise en page est parfaitement bien adapté à l'esprit des travaux de Laurent Pariente. Que l'on se réfère à ses expositions (à la Galerie Jean-François Dumont en 1992 ou au Creux de l'Enfer de Thiers en 1997-1998), à la maîtrise d'œuvre du Panetier (bâtiment industriel pour la compagnie Lefranc, Saint-Martin-Boulogne, 1996), à ses *Autoportraits* dessinés à la mine de plomb (1985-1999) ou à ses "labyrinthes" de plâtre, savon, argile, résine ou craie (*Comme rien d'autre que des rencontres*, Anvers, 1993-1994 ; *Sans titre*, Galerie Cent8, 1998), il est difficile de qualifier l'art de Laurent Pariente. Situé aux confins de la sculpture et de l'architecture, il se veut, au sens strict, utopie. « L'espace que je construis, remarque l'artiste, n'est pas un lieu, il est plutôt un non-espace, un espace sans limite dans un lieu ».
- 2 Christiane Vollaire, dans son texte introductif ("La trahison du géomètre"), développe l'idée que « le travail de Laurent Pariente n'est pas fait pour être vu, mais pour être occupé ». « L'œuvre de Pariente, précise-t-elle à propos de l'installation du Creux de l'Enfer, n'est pas un travail d'architecte, mais d'arpenteur (la version primitive du géomètre), l'occupation à laquelle elle convie n'est pas de l'ordre de l'habitation, mais de la déambulation : ce lieu sans porte est un lieu de passage, un prétexte à la fugacité ». La contribution de Jean-François Dumont ("Ce qui venait scintiller ou l'initiale perfection") évoque le paradoxe des installations de Pariente, et le met en relation avec la blancheur "terrifiante" du *Moby Dick* de Herman Melville.

- 3 Dans un très beau texte (“Qui marche”) qui ne sacrifie à aucune citation (ce qui, par les temps qui courent est, sinon remarquable, du moins à remarquer), René Denizot tente de situer son discours au cœur du déploiement de cette œuvre. Très attentif à la singularité des pièces de Pariente, l’auteur s’attache à dégager les enjeux phénoménologiques de chaque installation. Ainsi, à propos de l’exposition de Calais en 1993 : « Le lieu qui s’évide dans l’évidence de l’argile demeure le lieu d’appropriation du corps. Ce rapport à soi rencontre sa limite et consomme le seuil métaphorique de son exposition au monde, en entrant, à Calais, dans le corps d’une œuvre qui l’ingère radicalement. Il n’y a plus de murs ou de structures erratiques, mais l’errance d’un corps qui traverse le corps du bâtiment, qui l’évide en le pénétrant, en incorporant à l’étendue vacante, au désœuvrement de la chair, présents et mis au jour dans l’argile, le vide et le plein d’une exposition intestinale, dont nous sommes l’hôte et le festin ».
- 4 La contribution très savante et très argumentée de Christian Besson (“Le mur, la limite, le neutre”) est de nature généalogique. Besson tente de qualifier la démarche “architextuelle” de Laurent Pariente, faite de glissements au travers des “genres” constitués de l’art. Il est fait grand cas dans ce texte des écrits et des déclarations de l’artiste qui insistent sur les notions de mémoire, d’utopie ou de labyrinthe ; ce qui permet à l’auteur de déceler dans ce travail des confins la réitération paradigmatique des paradoxes du projet moderne. « Si l’œuvre, écrit Besson, malgré qu’elle en ait, fait de l’utopie artistique une image, en faisant œuvre Laurent Pariente ne remet-il pas en scène, une fois de plus, l’échec programmé du désœuvrement moderne ? »